



HAL
open science

Peut-on faire l'histoire de l'attachement ?

Marc Breviglieri

► **To cite this version:**

Marc Breviglieri. Peut-on faire l'histoire de l'attachement ? : Une anthropologie quotidienne de l'Aurès algérien pendant l'épisode colonial. SociologieS, 2013. hal-01578022v1

HAL Id: hal-01578022

<https://hal.science/hal-01578022v1>

Submitted on 7 Jun 2021 (v1), last revised 22 Jun 2021 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PEUT-ON FAIRE L'HISTOIRE D'UN ATTACHEMENT ?

L'invention d'une vie dans les Aurès (Algérie)

Marc Breviglieri (HETS-Genève et CRESSON/Université de Grenoble)

Réf. : Marc Breviglieri, « Peut-on faire l'histoire d'un attachement ? », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 19 novembre 2013. URL : <http://sociologies.revues.org/4403>

Avons-nous quelque chose à apprendre d'un point de vue sociologique des attachements multiples qui accompagnent l'histoire de vie de chaque homme ? Je propose de mettre en relation le dernier ouvrage de Fanny Colonna, où la question de l'attachement y est centralement posée (Colonna, 2010), avec une discussion sociologique qui dégage l'enjeu de la place des attachements, d'une part sur les grands axes de la vie en société et, d'autre part, dans la structure affective de la vie personnelle. En partant d'une interprétation de l'usage de cette notion dans son œuvre récente, nous tenterons de tirer la discussion vers des considérations méthodologiques qui restent largement implicites dans celle-ci : quelle disposition du regard et quel positionnement dans l'exercice de l'enquête de terrain sont supposés appréhender l'attachement, quelle ouverture descriptive permet l'introduction de cette notion et sous quelle problématique se rend-elle pertinente pour l'analyse ? L'attachement participe de ce qui fonde l'unité stable de l'identité personnelle. Mais il se manifeste dans une variété d'inscriptions, ce qui implique la présence d'un milieu où il prend vie, d'un environnement où il prend forme et d'un complexe de traces qu'il laisse derrière lui. C'est de ces traces laissées par l'attachement que part la réflexion de Fanny Colonna, croisant le paradigme indiciaire de la microhistoire et l'approche des régimes d'engagement promue par une sociologie pragmatique française pour lesquelles elle a souhaité, à travers son œuvre la plus récente, marquer sa dette. Je vais revenir sur cette double affiliation pour mieux prendre la mesure des questions précédemment posées et pour élever, en quelque sorte, la stature thématique de la notion qui nous intéresse.

J'aimerais tout d'abord retracer, à la faveur d'une brève relecture de l'œuvre de Fanny Colonna, l'aspect sous lequel sa sociologie historique se rapproche, s'autorise et dévie sensiblement du paradigme de la *microhistoire*. C'est lors de ce parcours que la notion d'attachement viendra s'inscrire, en restant finalement commandée par la problématique de l'*expérience identitaire*, elle-même encadrée par la question sous-jacente du *sentiment d'appartenance*. Un sentiment d'appartenance que Fanny Colonna interroge dans sa complexité, au fil de ses ouvrages, sur une période de plus d'un siècle et demi (1830-2000), en suivant essentiellement deux lignes de fracture identitaire : la nature hétéroclite du peuplement européen en Afrique du Nord et l'effacement progressif de la culture populaire rurale algérienne. Son attachement à la région des Aurès en fait le centre autour duquel gravite son œuvre entière bien qu'elle ne cesse en même temps d'en franchir les frontières, transposant des interrogations au contexte plus large de l'Algérie ou du Maghreb et au cadre plus lointain de la Province égyptienne où elle y explore les trajectoires biographiques d'une classe moyenne relativement méconnue des sciences sociales (Colonna, 2004).

MICROHISTOIRE ET SOCIOLOGIE DES ATTACHEMENTS (UN REGARD SUR L'ŒUVRE DE F. COLONNA)

Des ambiguïtés du sentiment d'appartenance

A l'opposé d'une tradition d'analyse stabilisant l'identité par des régularités collectives présumées relever de la longue durée, et qu'incarne une anthropologie qui tend à « naturaliser l'homme méditerranéen » d'un point de vue global, Fanny Colonna aborde cette question de l'expérience

identitaire à partir de la place occupée par l'*individu* dans un environnement colonial et post-colonial autoritaire et uniformisateur (emprise d'une administration centralisée, arabisation forcée, islamisation englobante, etc. – Colonna, 1993 et 1995a -). C'est alors vers la collecte et l'analyse de traits inédits d'expressions individuelles que se porte sa démarche, cherchant par là, comme elle le pose en introduction de l'ouvrage qu'elle a dirigé avec Z. Douad, à « rénover un débat scientifique » dans le domaine des études maghrébines où la question de l'individu est restée largement minorée et où il importe de mettre à l'étude « la tension entre conformité et innovation » (Colonna, 1993, p.4)¹.

A cet égard, Fanny Colonna a placé très tôt au centre de son analyse l'observation des comportements d'individus *inclassables* aux trajectoires peu ordinaires, là même où s'articulent fébrilement des sentiments d'appartenance incertains ou ambigus et des identités indécises ou brisées. Son choix de mettre au premier plan d'une microanalyse la notion d'*individu* pourrait laisser entendre qu'à la manière d'un Giovanni Levi, elle ferait porter l'accent sur les stratégies d'acteurs à l'horizon d'un modèle de rationalité calculatrice (Levi, 1989). Mais la question même de l'incertitude identitaire l'a plutôt conduite à tourner son regard vers la compréhension des *modalités variées d'appropriation* de l'espace local, rendant davantage perceptibles des formes d'usage que des actions stratégiques. Sous cet angle, et sur un fond de rapport d'usage tenant lié affectivement et matériellement aux lieux comme aux gens, l'individu donne un certain sens à son appartenance et trouve par là une forme d'assise identitaire. Qu'il en aille d'effractions, de détournements, d'accommodements ou d'attachements, c'est bien au final à partir d'une dynamique progressive d'appropriation, irréductible à la seule figure de la conduite individuelle stratégique et davantage pensée à l'échelle de la continuité biographique qu'à celle du jeu d'échanges de l'interaction, qu'est abordée la dimension identitaire².

Une telle problématique, touchant à la fragilité identitaire et aux sources variées de l'appartenance, est déjà mise à l'examen dans son ouvrage *Instituteurs algériens : 1833-1939*, paru en 1975, qui met en jeu l'émergence d'une « élite moyenne », les instituteurs indigènes (Colonna, 1975). C'est notamment en remontant au positionnement complexe et ambigu tenu par ce groupe d'intermédiaires, ces « prédicateurs d'une religion laïque » exposés au regard de la culture légitime et des attendus de la colonisation (Ferro, 2003), que s'articule sa réflexion sur les conditions d'émergence d'un véritable « langage revendicatif » capable de produire une « caisse de résonance à une contestation plus totale » (Colonna, 1975, p. 194). Dès la publication de cet ouvrage inaugural, on peut discerner un point d'affinité structurel avec la microhistoire dont les travaux commencent alors à être publiés : en consacrant son étude à ces « hommes-frontières » qui apprennent à composer entre deux mondes, à se déplacer sur des *échelles* variées d'organisation du social, Fanny Colonna inscrit dans sa démarche une méfiance définitive vis-à-vis d'une perception trop schématique du rapport de coercition s'exerçant du haut en bas de la société et se reflétant dans un système binaire simpliste (domination/soumission, autorité/résistance, et pour anticiper la suite : islam savant/islam populaire, culture scripturaire/culture orale, monde urbain/monde rural). Une même méfiance pour cette analyse en termes de systèmes binaires traverse d'ailleurs, vingt ans plus tard, *Les versets de l'invincibilité* où elle développe une microanalyse de l'éducation islamique placée devant le contexte de la réforme religieuse des années 1930 qui a pour projet d'uniformiser les pratiques et les croyances (Colonna, 1995a). On y voit pointer une interrogation, récurrente dans son œuvre, sur le devenir indécis de la culture populaire religieuse issue d'un univers oral mystique et syncrétique ; et c'est à son recours méthodique au recueil des récits de vie qu'on lui doit la possibilité de reconstruire certaines *traces* de cette culture populaire, précisément à partir de son essence orale³.

¹ Voir aussi Kerrou, M. (dir.), *L'individu au Maghreb*, Tunis, éditions T.S., 1993.

² En cela, il serait plus juste de rapprocher les travaux de Fanny Colonna de la microhistoire développée par B. Lepetit (dont on peut rappeler qu'il a engagé des collaborations avec différents chercheurs sur le monde arabe - Dakhlia, 1998b -). Laurent Thévenot a déjà pointé la limite qui réside dans la capacité du modèle d'action stratégique de l'acteur individuel utilisé par Giovanni Levi à embrasser la dynamique des conduites locales (Thévenot, 2006).

³ La quête d'une restitution de l'expérience subjective culmine dans les *Récits de la province égyptienne* dont l'essentiel du texte se tient au plus près d'une parole à la première personne où se récoltent « des situations où

Aux limites du paradigme indiciaire

En tenant la notion de « trace » pour un moyen essentiel de refléter et de percevoir un ensemble hétérogène d'éléments de dimensions sensibles, et qui, pour la plupart, ne feront pas archives, Fanny Colonna entend se placer dans le sillon des analyses de Carlo Ginzburg⁴. Aussi, lorsqu'elle met en mouvement une réflexion collective sur la marginalité au Maghreb, on est finalement proche de l'horizon de travail visible dans *Le Fromage et les Vers* où Carlo Ginzburg raconte l'histoire d'un meunier Frioulan original arrêté par l'Inquisition (Colonna, 1993 ; Ginzburg, 1980). L'objectif commun aux deux auteurs est bien de faire rejaillir la *marginalité* prise au sens de ce qui « travaille le social et le dérange » et de ce qui rend visible la « singularité des formes d'expressions individuelles » (Colonna, 1993, p.4). Et de même, il est, ici et là, question de privilégier un « flair », une « méthode d'interprétation s'appuyant sur les déchets, sur les données marginales considérés comme des révélateurs » (Ginzburg, 1989). Or, que ces traces du passé laissées au flair de l'enquêteur puissent receler d'une dimension intime et sensible, elle-même articulée aux rapports dynamiques de rapprochement et d'éloignement, à la dialectique du lien et du déliement, nous ramène à la question de l'attachement. Mais ne doit-on pas alors faire subir à la notion de trace une extension qui la rende quelque peu discordante d'avec le paradigme indiciaire de la sémiotique sur lequel Carlo Ginzburg prend explicitement appui ? En ce sens, on a en effet du mal à soutenir que l'attachement « ancré dans les relations personnelles » que cherche à interroger Fanny Colonna puisse être décrypté à la manière de l'empreinte digitale ou du symptôme médical que prend pour exemple Ginzburg. On pourrait ajouter que ce qui est recherché par le flair de l'enquêteur est, en comparaison, très sensiblement différent : d'un côté il s'agit de révéler des phénomènes négligeables en phénomènes profonds et de grande portée, de l'autre côté, il s'agit d'accéder à ce qui (passions et attachements) demeure tenu dans la « pénombre d'un mi-dire » ou reste dissimulé derrière les « discours convenus » (Colonna, 2004, p. 21 et 23). D'un côté le travail d'investigation consiste à vouloir désigner des choses à travers des choses, en s'appuyant sur le paradigme de la sémiotique, de l'autre à s'approcher dans l'enquête des « liens de proximité entre des lieux, des gens, des manières de vivre », en cherchant à déceler ce que s'échangent et s'attribuent les proches entre eux (Colonna, 2004, p. 23).

De ce point de vue, Fanny Colonna développe une sociologie historique de l'expérience ordinaire qui porte, moins sur la remontée à la surface d'éléments significatifs des traditions, que sur l'*énergie du lien de proximité* qui renforce de manière essentielle un sentiment d'appartenance au lieu même où prend forme la vie en commun. C'est sur ce point qu'elle met en relation son approche avec un courant de la sociologie pragmatique attentif à l'analyse des fondements de l'habitation pour l'homme (donc, d'une certaine façon, à ce qui l'attache au monde) ; courant qui, partant de l'opposition du familier et de l'étranger, interroge la contribution complexe des liens du proche au vivre-ensemble (Breviglieri, 1999 ; Thévenot, 2006 ; Koveneva, 2011). Cette analyse sociologique de l'habité suppose une attention particulière au lieu rendu familier à l'usage et à l'usé (l'usure du lieu), dont les traces visibles soulignent quelque chose de l'attachement dont il est ici question. Or, il semble qu'en faisant le pari, tout particulièrement dans son dernier ouvrage, de travailler sur la *mémoire des attachements mutuels* et de procéder, dans un récit à forte tonalité littéraire, à la restitution progressive des affinités liant les personnages entre eux et à leurs lieux de vie, Fanny Colonna introduit deux niveaux essentiels d'interrogation au contact de ce travail conceptuel placé sous le titre de sociologie de l'usage et de l'habité.

Un premier niveau répond d'un questionnement sur la texture même de l'attachement, son expressivité essentiellement silencieuse et non verbale appelant une réflexion sur le registre de présence de l'enquêteur et sur sa capacité à rendre compte de l'étoffe sensible d'un sentiment d'appartenance qui gouverne intimement une orientation existentielle dans l'espace et le temps. Un enjeu consistera à

les gens laissent « dépasser » des discours convenus l'aveu de leurs attaches et de leurs passions particulières » (Colonna, F., 2004, p.22).

⁴ On tiendra en vue, dans cette discussion, l'épistémologie de la connaissance historique que propose Paul Ricœur dans son ouvrage *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Il y développe une analyse précise de la *trace* mise au service de la représentation et de la configuration du passé (Ricœur, 2000).

montrer, dans cet article, pourquoi et comment l'auteure est alors amenée à pratiquer davantage une *phénoménologie de l'espace attachant* qu'une sémiotique de la trace comme elle l'annonce pourtant dans ses récentes contributions.

Un second niveau procède d'une réflexion sur les traits de la permanence de soi dans un temps long traversant un univers social fracturé à plusieurs reprises (configurations évolutives de l'ère coloniale, décomposition complexe de l'empire colonial, histoire fragmentée de l'époque post-coloniale...). Un autre enjeu orientera donc la discussion vers le rôle identitaire occupé par la permanence du lien qui se tisse dans l'attachement et que mettent à l'épreuve certains paradoxes de l'existence et certaines épreuves biographiques. Il sera alors question d'envisager ce dont l'attachement rend capable, dans une tension toujours située entre générosité et sacrifice, sans représenter en lui-même une capacité (Breviglieri, 2012).

C'est au croisement de ces deux niveaux d'interrogations que nous progresserons, offrant par là une lecture somme toute plus analytique que celle que l'auteure déclare souhaiter offrir à ses lecteurs dans ses derniers ouvrages. Nous avancerons alors sur un arrière plan où il faudra replacer, indépendamment de l'épaisseur historique mise en jeu, des traits plus universels, relevant de la condition humaine en soi et de cette base que représente pour elle l'entourage attachant des proches. Rendue à sa complexité, cette base, qui reflète le plus souvent des formes multiples d'appartenance (filiation, conjugalité, amitié, voisinage, etc.), questionne la manière dont l'identité s'enchevêtre entre un niveau personnel et le niveau du commun.

ENGAGEMENT SUBJECTIF DU CHERCHEUR ET ENRACINEMENT AU TERRAIN

La hantise de l'oubli et l'écueil de la nostalgie

« On a presque oublié aujourd'hui que la longue période d'oppression de l'épisode colonial fut aussi l'occasion de côtoiements, différents suivant les décennies, les régions et les milieux, entre les populations conquises et les nouveaux arrivants. De cette évidence, qui aura affecté à l'intime les vies des personnes, de leurs familles, voire l'Algérie tout entière, on ne sait pratiquement rien, ou très peu » (Colonna, 2012, p.12).

Une hantise de l'oubli semble traverser l'œuvre entière de Fanny Colonna, lui conférant un abord historiographique bien particulier. Un abord qui met à l'épreuve autant les lacunes d'une mémoire courte, ramassée par exemple sur l'histoire événementielle des luttes de libération, que les abus d'une mémoire biaisée, c'est-à-dire capable de ne plus tenir en vue que les faits qui réifient la hiérarchisation des représentations prévalant aujourd'hui dans une *doxa* polarisée sur la fracture coloniale. Or, il y a en premier lieu, dans la démarche de Fanny Colonna, le désir de renouer, ou du moins de ranimer un rapport d'enracinement avec les Aurès, ce (coin de) monde qu'elle a quitté brutalement au milieu de l'année 1993 pour cause de guerre civile. Paysage familier de son enfance, l'Aurès est aussi devenu pour elle, dès le début des années soixante-dix, le site d'une ethnographie de près de vingt ans. Et la force de l'enracinement, qui aimante l'auteure en direction du terrain, de « son » terrain au sens d'une appropriation intime et viscérale vécue par le corps propre, joue un rôle profond dans l'accès direct et intuitif aux espaces de la vie quotidienne qu'elle cherche à décrire. Elle rend tangible une familiarité avec le lieu qui se *partage* avec les protagonistes de son enquête (avec « les Aurasieus du cru » comme elle dit) et se *propage* aux lecteurs placés devant un tableau dont le déroulement du sens suppose d'abord de le saisir comme une véritable expérience perceptive. La présence indirecte de cet enracinement et le recours à cet enveloppement affectif du corps par le lieu ne contiennent pas l'objectif de réécrire les grands moments de l'Histoire, mais plutôt d'instituer par la médiation du sentir une faculté d'en suspendre le sens et d'en réorganiser peut être la lecture, de se disposer à reprendre cette histoire par d'autres lieux et en suivant d'autres traces. Je ne fais, livre Fanny Colonna dès l'introduction de son plus récent ouvrage, que m'efforcer « à donner à sentir un moment de l'histoire » (Colonna, 2012, p.12).

En mettant ce rapport affecté au passé au cœur de sa démarche, Fanny Colonna soulève inévitablement de vieux débats relatifs à l'écriture ethnographique et à la place qu'y occupe le voyage de la mémoire et

la distance de l'observateur à son objet. Si l'attachement au terrain articule la préoccupation d'y avoir été et l'inquiétude d'*en* être encore, se pose logiquement la question de savoir comment se maintient un rapport critique à la fidélité de la mémoire et comment s'exerce une lecture du passé dans un esprit d'impartialité⁵. Lorsque Fanny Colonna évoque « la jouissance irremplaçable de l'enquête *in situ* », dont on devine sans peine qu'elle touche aussi au plaisir de son retour en Algérie après plusieurs années d'absence (*ibid.*, p. 208), que l'accent soit alors placé sur le travail d'enquête ne peut manquer de renvoyer au cœur même d'une démarche méthodologiquement consciente de ses propres limites et de l'ambiguïté qu'elle peut mettre en jeu. Certes, de son attachement en particulier pour l'Aurès, il n'en est jamais question dans l'ouvrage où est même d'emblée écartée toute tentation d'errance nostalgique, tout désir de cristallisation des vestiges du passé intime, et où il est plutôt question, selon l'auteure, d'éviter « la déploration qui rend sourd d'un paradis perdu » (*ibid.*, p. 14). Mais puisqu'il s'agit d'y faire entendre et d'y questionner un *attachement* à une région, il n'est pas abusif, ni même impertinent d'évoquer le propre lien affectif qui lie l'auteure au même lieu. Et, sur cette ligne de paradoxe, son expérience en première personne reste partout tangible, nous permettant d'appréhender l'histoire de vies personnelles mêlées et d'espaces intimes de côtoiement à la manière dont se découvre une véritable *présence*, en se plaçant dans le sillage de la subjectivité de ses protagonistes et en accordant un primat à leur perception, ce qui suppose d'abord de comprendre comment cette histoire leur est donnée. On peut dire pour cette raison, et avant de déployer plus longuement cette idée, que quelque chose d'essentiel au projet phénoménologique se tient étroitement rivé à sa démarche. Il suffit pour s'en convaincre de relire ces pages où M. Merleau-Ponty appelle autant le sociologue que le philosophe à rompre avec l'objectivisme et à revenir au monde même pour se rendre capable de « penser le passé (...) comme la synchronie qu'il a été à son heure » et pour découvrir les lieux les plus secrets de l'expérience où se découvre « l'intersubjectivité qui, de proche en proche, nous relie à l'histoire entière » (Merleau-Ponty, 1994, p. 121).

L'accès aux traces silencieuses

Il faut aussi apercevoir, derrière cette menace de l'oubli sur laquelle insiste Fanny Colonna, une manière d'amorcer la réflexion sur ce qui, de l'expérience vécue du colonialisme et de ses traces laissées dans les vies quotidiennes, demande encore à être déchiffré et mis au jour. Car il est question d'un contexte politique et social particulièrement propice à l'effacement des traces, au refoulement ou à la censure. Un contexte colonial puis de décolonisation qui n'ont pas été favorables au développement d'une liberté d'expression accompagnant un travail de mémoire. Et le défi de l'oubli a particulièrement pesé sur le front des sciences sociales où pointait, sur l'anthropologie du quotidien notamment, le soupçon de perpétuer d'anciennes attaches coloniales ou bien de menacer l'intégration nationale des États en valorisant un foisonnement de cultures hétérogènes (Mammeri, 1989). En outre, le monde arabe et l'islam comme phénomène religieux ont été marqués par « la cécité de l'école durkheimienne » (Colonna, 1987, p. 186 ; voir aussi : Colonna, 1995b) et n'ont jamais opéré, sur l'anthropologie, un véritable « attrait comparatiste », à l'opposé d'autres aires culturelles extra-européennes où l'illusion d'une cohérence ethnique ou d'une spécificité culturelle a sans doute été toujours plus forte (Dakhli, 2001)⁶.

Enfin, et comme en témoignent des travaux rares et précieux sur la structure de l'espace social et urbain dans les sociétés du monde arabo-musulman, la découpe méthodologique public/privé, qui sert habituellement à s'approcher de l'expérience du quotidien, s'avère être un outil conceptuel relativement pauvre et inopérant dans un tel contexte culturel. Il opère à un clivage laissant dans l'ombre des modes

⁵ Je rapprocherais cette question de l'attachement de l'anthropologue à son terrain, où s'affrontent dans un conflit affectif les forces du lien et du déliement, à une interrogation plus générale que j'ai conduite sur le déplacement migratoire depuis la triade d'événements *partir/rester/revenir* (Breviglieri, 2010a).

⁶ J. Berque, dans un bilan sur la place du Maghreb dans l'école de sociologie française, qu'il effectue à la veille des événements de l'indépendance et qu'il juge lui-même relativement décevant (« ce n'est pas notre présence triomphante qui suscite les meilleures études »), en appelle déjà à « s'affronter avec les *réalités indigènes* et que ce corps à corps de deux races et deux cultures... doit redevenir le facteur le plus faste de la sociologie maghrébine » (Berque, 1956). Concernant un aperçu sur la représentativité réduite de la sociologie du Maghreb dans l'école sociologique française : Valensi, 1984.

de mise en commun et d'engagement dans le monde pourtant essentiels à la structuration de l'ordinaire, taisant des figures du propre, de la possession et de l'appartenance, négligeant des structures grammaticales de relations entre personnes, notamment au niveau de la relation du je de la personne au *Nous* divin (Kerrou, 2002 ; Raymond, 1989 ; Depaule et Arnaud, 1985 ; Ferrié, 2004 ; Arkoun, 1984). Or, ces quelques travaux innovants se sont orientés vers l'analyse de figures qui permettent de dépasser cette simple césure public/privé : des formes poreuses de cloisonnement, des gradations du liminaire ou des propriétés singulières de seuils, précisément à partir desquelles l'appréhension du propre et du commun peut être présentée différemment (Melliti, 2002 ; Ghomari, 2002 ; Dris, 2001). Il y a, à travers ces démarches originales, une lecture plus pertinente de la manière dont l'espace du quotidien est investi, y compris affectivement. Et Fanny Colonna s'emploie elle-même à contourner la césure public/privé pour retracer dans le détail, de manière synchronique et diachronique, les interstices et les interdépendances qui font l'histoire ordinaire de relations quotidiennes. Sa réflexion est alors entreprise sous la conduite d'une analyse qui tend à recomposer progressivement le canevas social de différents rapports de proximité. C'est sur le trajet formé par ce canevas que se renforce, tout au long de son dernier ouvrage, une relation privilégiée à ce coin de montagne des Aurès, une relation d'attachement animée d'un mouvement puissant sur lequel il nous reste à nous appesantir. C'est enfin par ce détour qu'elle revient à nouveaux frais sur des thématiques qui lui sont chères : le rapport du pouvoir à l'espace, les relations entre religion et politique ou les voies complexes et parfois obscures de la transmission.

Il faut dire aussi que l'auteure sait replacer cet enjeu de l'oubli et de la transmission au regard de propriétés sociopolitiques de la société algérienne, et notamment celles qui sont relatives au statut de la parole publique et du non-dit. Les registres très nuancés d'expressivité corporelle qu'elle a pu étudier par ailleurs, manifestations courantes plus ou moins silencieuses et plus ou moins éloignées de l'argumentation verbale, sont peut-être une contrepartie justifiée d'un certain verrouillage politique durable de l'accès au partage public de la parole critique (Colonna, 1996). Un silence de la voix publique qu'il importe aussi de resituer dans le contexte de son dernier ouvrage car il y est certes question de l'univers clivé et inquiet de la période coloniale, puis de l'ordre confus des années post-indépendance, mais aussi de la dureté austère des codes montagnards de l'Aurès. On comprend vite, dans un tel contexte, que l'aménagement et l'équilibre des espaces relationnels quotidiens requièrent une disposition humaine toute particulière à *cloisonner des mondes* et à entretenir des silences ou des zones d'ombre en leur sein. De Jean-Baptiste Capeletti, le protagoniste autour duquel gravite le livre de Fanny Colonna, un collègue algérien de celle-ci, Nacer Guedjiba, dira qu'il possède « l'art du cloisonnement » (Colonna, 2010, p. 207)⁷. Comment aurait-il pu, sinon, mener la vie aventureuse qui fut la sienne : européen si proche de la société *chawija*, compagnon de deux femmes musulmanes et pourtant jamais converti à l'islam, ami de quelques saints de la région où il vivait lié à des pères blancs dont il partageait la vision renouvelée de la Mission, meunier, rebouteux et « inventeur » d'un gisement paléolithique ? Cet art du cloisonnement était donc aussi, et indistinctement, un art de la composition avec des mondes séparés par de profondes lignes de césure. Un art où les hommes jouent des épreuves complexes de loyauté à travers leur discrétion et leur agilité à faire tenir en respect ces zones d'ombre⁸.

⁷ Un père blanc, rentré de longue date en Europe avancera un autre point de vue (selon lequel Baptiste possédait un « savoir faire diplomatique »), et F. Colonna met alors dans un vis-à-vis intéressant ces deux formules. Dans l'avant-propos d'un ouvrage collectif en hommage à Bernard Lepetit, et où la question coloniale retient fortement l'attention des contributeurs, Jocelyne Dakhli mentionne une troisième expression, une « coexistence dans l'évitement », qu'il faudrait tout à fois rapprocher et distinguer des deux précédentes (Dakhli, 1998a).

⁸ Le bref regard que nous avons posé dans ce paragraphe sur le statut de la parole publique mériterait un approfondissement, ne serait-ce que pour mieux entendre comment a pu s'organiser la représentation politique à l'échelle locale, y compris dans l'héritage de l'Etat colonial français et face aux exigences d'unification socialiste de la nation algérienne. On peut par exemple mentionner l'existence d'études approfondies sur le rôle joué en Kabylie par les assemblées de village dans la formation d'un front de contestation, dans la gestion des biens communs de taille limitée ou dans l'avènement du mouvement citoyen (Mahé, 2001 ; Hadibi, 2007).

Retracer l'attachement

C'est à la faveur de cette interrogation sur la présence de silences entretenus et d'actions discrètes qu'il devient possible de souligner la démarche anthropologique déployée tout au long du *Meunier*. Une véritable *archéologie des traces* permet d'y déchiffrer progressivement les zones opaques et, pour reprendre l'expression de Carlo Ginzburg, les « formes de savoir tendanciellement muettes » à partir desquels Baptiste, et notamment lui, a pu s'inventer une vie⁹. Si, comme nous y conduit Paul Ricoeur, on prend d'abord la trace comme une donnée phénoménologique à partir de laquelle commence à s'exprimer la présence réelle de l'absence du passé, alors on peut toujours déchiffrer à partir d'elle l'indice d'un mouvement dont l'empreinte résiste à l'usure du temps comme à l'oubli (Ricoeur, 2000). Et il est tout particulièrement question, dans l'enquête menée par Fanny Colonna, de dépister ces empreintes de toutes sortes (matérielles, affectives, mnésiques, sociales...) qui témoignent de la stabilisation d'un attachement et de l'engagement dans un monde rendu familier par l'usage habituel du monde. Une telle approche permet de porter au jour ce que la réflexion de Fanny Colonna s'emploie subtilement à laisser entendre : ce coin de montagne de l'Aurès a exercé, en soi, un rôle décisif dans les histoires surprenantes qu'elle collecte et confronte au fil de l'ouvrage. La montagne aurásienne qui rend perceptible en premier lieu des traces usées d'habitation décelées en son relief accidenté, s'est offerte à demeure, non seulement comme repaire ou cachette, mais aussi, et en retour, comme espace de repli et comme abri. Elle a constitué un lieu où s'enraciner pour vivre ensemble, un lieu investi par la puissante matrice affective de l'attachement. Baptiste, ce « coureur de sommet », dans un milieu où l'acclimatation des colons a pourtant toujours semblé particulièrement difficile, s'y est fondu, se laissant saisir et pénétrer par lui, y recevant comme une adhérence et une énergie symbiotique. Il y a habité des grottes qu'il a lui-même excavées, il y a abrité peut-être le fameux bandit Ben Zemat ou des maquisards de passage, il y a creusé un espace intime qu'il a partagé avec Hmama, sa chère compagne. Mais la grotte a aussi été pour Baptiste un lieu depuis lequel il a posé des actes intentionnellement tournés vers le monde. Et il y a là, une autre manière de laisser l'empreinte de son attachement : il y a exploité du guano, un engrais animal servant à la culture du palmier¹⁰ ; il a entretenu soigneusement un site archéologique découvert par hasard ; il a édifié enfin un ensemble de moulins dont les vestiges sont encore visibles aujourd'hui. Sur ce point, où l'on voit Baptiste *affirmer* une puissance d'invention et de liberté, la contribution de Fanny Colonna renforce une réflexion originale sur l'attachement. Elle place en effet celui-ci au-delà de la seule question de la dépendance relationnelle car elle l'envisage aussi comme un phénomène qui conditionne l'affirmation de soi dans la mesure où il a favorisé le maintien de soi à travers le temps et transmis à la personne une essentielle « assurance intime de pouvoir » (Breviglieri, 2012).

Parmi les investigations possibles qui contribuent à révéler les traces susceptibles de gager un attachement, Fanny Colonna semble privilégier une démarche qui laisse apparaître les grandes énigmes de la vie personnelle, elles-mêmes ancrées dans l'enchevêtrement d'intrigues relationnelles. On peut encore y reconnaître un trait majeur de la mouvance micro-historique qui accorde aux notions voisines de l'intrigue et de l'énigme une place centrale dans l'analyse. La succession articulée d'énigmes est censée mettre en valeur l'expérience du *flair* de l'enquêteur qui prendra garde, comme le souligne Carlo Ginzburg, de les embrasser sans mutiler la réalité pour en percer le secret (Ginzburg, 1989)¹¹. Dans un texte où elle commente son expérience du terrain, Fanny Colonna rappelle que l'accent placé sur la mise

⁹ On l'a entrevu plus haut, Fanny Colonna emprunte à la leçon de méthode de Carlo Ginzburg, partant des traces délaissées et annexes afin de tisser une trame inédite de l'histoire. Baptiste partage aussi quelques signes qui l'apparentent à *Menocchio*, le meunier frioulan de Carlo Ginzburg, à commencer par une ferveur d'autodidacte et une audace aigüe qui lui permettent d'occuper tout à la fois un rôle central et une place marginale dans la société *Chawi* en Aurès ; (Ginzburg, 1980).

¹⁰ « La grotte protège le repos et l'amour, mais elle est aussi le berceau des premières industries » (Bachelard, 2004, p. 216).

¹¹ Voir aussi la place que Paul Veyne accorde à l'intrigue dans l'écriture de l'histoire (Veyne, 1979).

en intrigue des récits personnels lui permet de rester ouverte à une intelligibilité toujours renouvelée des faits, précisément ce que met en péril une sociologie qui ne parlerait que depuis « l'évidence du poids des attributs stables des agents (origine sociale, âge, formation, etc.) » (Colonna, 2006, p. 131). Et c'est ainsi qu'elle se positionne sur le front de la question de l'identité personnelle, largement rabattue, dans les travaux sur les sociétés du monde musulman, sur une identité écrasée sous le poids des traditions religieuses et sociales ou brisée par l'autoritarisme politique.

A côté de ses emprunts à la tradition de la *microstoria*, les références aux travaux de Paul Ricoeur sur l'identité narrative sont ici cruciales pour comprendre comment, dans un contexte mouvementé, propice à la dissolution ou à la désorientation identitaire, le maintien de l'identité personnelle à travers le temps constitue un lieu de compréhension d'une énigme remarquable. Depuis cette énigme, il devient possible d'articuler des réflexions trop souvent tenues à l'écart les unes des autres. Et d'ailleurs, la problématique qui se joue dans *Le meunier*, difficile à appréhender car la très longue vie Baptiste n'est pas exempte de bifurcations, de fêlures ou même de brisures, ne prend véritablement sens qu'en tant qu'elle nous permet d'appréhender la complexité du jeu social au carrefour de tensions politiques profondes : « la grande énigme à mes yeux restait la manière dont Baptiste avait traversé les soubresauts violents que connut l'Aurès durant la guerre de libération entre 1954 et 1962 » (Colonna, 2010, p. 94). Il s'agit donc pour la sociologue de résoudre ces paradoxes qui jalonnent l'existence personnelle et font vaciller l'intime cohésion du soi tout en reflétant d'une certaine manière les ambiguïtés d'un monde en métamorphose. Comprendre, par exemple, comment Baptiste pouvait jouer sur plusieurs tableaux sans que son identité personnelle perde en cohérence et en consistance ; comment pouvait-il être si bien intégré à la société *Chawi* qui traversait le tournant de la décolonisation sans ne jamais renier ses origines européennes ; comment a-t-il tissé des relations extrêmement étroites et fidèles entre deux familles sans perdre une forme d'indépendance ; comment pouvait-il réussir à se montrer si souvent rusé sans ne jamais trahir ses dettes d'amitié ; comment pouvait-il, enfin, articuler continûment, et avec autant de finesse, ces deux vertus humaines, si difficilement conciliables, que sont l'audace et la fidélité¹² ?

Ce mélange d'audace et de grande moralité oriente structurellement son identité vers le haut, vers une grandeur. Mais la grandeur dont il est ici question n'est pas vraiment de consistance publique : Baptiste est certes un personnage admirable, mais il est essentiellement admiré de ses proches. Il est de ceux qui, pendant la guerre de libération, restaient vigilants à ne pas se faire « publiquement » remarquer par des prises de position, de ceux qui ne brandissaient pas la carte d'un parti politique (malgré une certaine affinité avec le communisme avouée aux proches), de ceux qui ne transgressaient pas les impératifs de l'ordre colonial (tout en « travaillant secrètement avec le maquis ») (Colonna, 2010, p. 130 et p. 86). Baptiste est resté avant tout un « fin connaisseur des caches escarpées du coin », un activiste discret ne pouvant rayonner que dans un *environnement de proximité*. Il faut y voir, comme nous le montre Fanny Colonna, une certaine grandeur de la résistance ; de la résistance à préserver la dignité d'une vie quotidienne menée sans compromission. Et c'est probablement sa « capacité à inventer et à réaliser des opérations insolites » qui témoigne, dès son plus jeune âge, d'un manifeste « dédain vis-à-vis des solutions de facilité offertes par la colonisation naissante » (Colonna, 2010, p. 30). Toutefois, en mettant en vis-à-vis de Baptiste le bandit Ben Zemat, devenu figure mythique algérienne et héros populaire pour ses faits de résistance, Fanny Colonna autorise le lecteur à poser la question de la réciprocité et de l'asymétrie des identités héritées et nouées lors du moment colonial. La question ne se joue pas au plan des statuts, dont on connaît déjà l'inégalité, mais au plan de l'égalité en humanité dans la société locale qui les voit évoluer. Au fond, les deux hommes partagent un comparable esprit aventureux, un sentiment puissant d'appartenance locale fondé sur un même sol d'enracinement et des

¹² Il faut bien distinguer ce qui se laisse ici apercevoir comme une identité cloisonnée, de l'identité flexible qui prospère, non seulement comme topique récurrente de la littérature sociologique actuelle, mais aussi comme rouage essentiel d'une société désormais gagnée par les nouvelles formes d'extension réticulaire du capitalisme (Boltanski et Chiapello, 1999). L'identité cloisonnée de Baptiste est celle d'un « homme inflexible » et pourtant souple dans ses manières de « créer des entre-deux propres à lui » (Colonna, 2010, pp. 96 et 171). Cette souplesse n'est pas celle qui permet de circuler librement dans un monde en réseau, elle progresse en profondeur et non en surface, elle est faite pour affronter des mondes clivés et non pour accomplir des projets de connexion.

qualités humaines semblables que l'on vient de ramener sous les catégories de l'audace et de la moralité. Et pourtant, ni le lustre de leur grandeur acquise, ni la trame de leur existence ne se ressemblent. D'un côté l'activisme discret du Meunier, une souplesse d'accommodement aux contraintes émergentes, une liberté de franchissement des grandes lignes de démarcation (territoriales, administratives, morales), de l'autre côté le prestige de l'héroïsme pour le bandit, l'assignation aux dettes d'honneur, la traque et le confinement dans la montagne. Resterait à s'interroger sur la réversibilité des possibles : un tel activisme discret aurait-il été envisageable pour Ben Zemat, ce dernier aurait-il été à même de contracter envers Baptiste une dette d'honneur identique à celle qui les lia pendant la guerre (Ben Zemat avait dû veiller sur la femme de Baptiste parti au front), doit-on écorner par là cette similitude en humanité que l'on voit subtilement démontrée au fil de l'ouvrage ?

Restituer l'attachement

L'amplitude du concept d'attachement ne semble toutefois pas pleinement reconnue si l'on s'en tient à l'approcher par les notions d'intrigue ou d'énigme. En un sens, celles-ci sont incapables de retracer comment l'attachement infiltre l'expérience ordinaire et organise, en sourdine, le travail fourmilier du quotidien. Mais comment alors, dans cette perspective, rendre compte de l'attachement, et en quoi l'ouvrage de Fanny Colonna nous donne-t-il quelques pistes sur cette voie ? C'est précisément un détour nous permettant d'opposer clairement la notion d'intrigue de celle d'attachement qui nous permettra d'aboutir, pour finir, à l'identification d'une phénoménologie attentive à comprendre l'expérience de l'espace, et notamment celle qui permet de désigner correctement l'attachement, cette manière de « prendre possession du monde par mon corps », d'y exercer une « prise » où s'éclaire « un fond de ma vie » (Merleau-Ponty, 1994, pp. 289-290). A l'arrière plan de cette démarche se profile un travail d'analyse et d'écriture qui entre sensiblement en tension avec une configuration strictement narrative du récit¹³. Car en définitive, on ne peut pas parler avec exactitude d'un attachement lorsqu'on raconte une histoire. La configuration narrative du récit introduit de la discordance, donc de l'étrangeté et de l'imprévu ; l'attachement présume un mouvement affectif structurant qui consolide un espace familier, qui suppose du gage et de la certitude, qui met intimement en symbiose et produit de l'évidence. Dans le récit, qui s'enroule autour d'une intrigue, c'est la fragilité de l'attachement mis en péril par la séparation, ou c'est le mouvement de rapprochement annoncé par le désir que l'on fait prévaloir. L'attachement figure au niveau plus fondamental de condition de possibilité des intrigues affectives, mais l'intrigue, elle, contrairement à l'attachement, doit nécessairement alimenter sa trame dans un univers précaire et inconstant. C'est alors la dimension stable et stabilisante de l'attachement qui échappe à la compréhension du phénomène.

On vient de l'évoquer, il n'y a pas lieu d'énoncer la nature entrelacée des attachements en faisant coûte que coûte *récit* et en parcourant seulement le fil d'une intrigue ; il n'est d'ailleurs pas possible de rapprocher la manière dont ils enveloppent progressivement le monde comme on décrirait un enchaînement cohérent de faits documentés et comme on reconstruirait un ensemble d'opérations donnant lieu à la structuration d'un champ événementiel traversé par des itinéraires d'intrigues¹⁴. Inviter à faire comparaître le souvenir de ce qu'un corps s'est intimement attaché ou faire émerger des impressions diffuses d'évidences familières partagées, suppose d'adopter une écriture *ajustée* à cette ambition. La description prend ici une tournure bien particulière. Elle touche au point précis où le récit doit avouer ses limites. Jean Greisch, dans la postface de l'ouvrage de Wilhelm Schapp qu'il a lui-même traduit, suggère une complémentarité possible entre la notion d'intrigue qui permet de comprendre l'histoire à partir de son achèvement replacé dans une sémantique de l'action, et celle d'« empêtrement dans des histoires » (Schapp, 1992)¹⁵. Si la notion d'empêtrement affiche une connotation trop préoccupante, trop négativement soucieuse pour refléter précisément ce que met en jeu la notion d'attachement, l'histoire de l'attachement du Meunier pour son coin de montagne est livrée par Fanny

¹³ Daniel Cefai, dans un article guidé par l'analyse de Paul Ricoeur sur l'analyse du récit historique, interroge le rôle des éléments de narration dans le travail d'écriture ethnographique (Cefai, 2010).

¹⁴ Sur ce point d'analyse, on pourra aussi se reporter à (Veyne, 1979, pp. 38-42).

¹⁵ La postface de Jean Greisch est reprise dans son ouvrage (Greisch, 2001).

Colonna sur une modalité que partage sous bien des aspects l'investigation phénoménologique de Wilhelm Schapp : l'histoire n'est pas comprise depuis sa fin mais à partir de son milieu (l'ouvrage tourne minutieusement et sans discontinuer autour de la troublante union entre Baptiste et Lalla Hmama) et le sujet s'y voit notamment impliqué sur le mode pathique de l'expérience¹⁶. Mais surtout, en esquisant certaines composantes phénoménales de l'attachement, sa description ethnographique induit une compréhension elle-même quasi-corporelle, une compréhension qui ne suppose ni le détour par l'explication ni le recours au décodage, une « compréhension non interprétée » (Shusterman, 1994). Et la démarche de l'auteure est loin d'être hasardeuse : en prenant le parti, en milieu d'ouvrage, de passer à la description en première personne, impliquant sa présence et sa propre expérience perceptive dans ce qu'elle écrit, elle convoque plus facilement le lecteur à une exploration sensorielle des dimensions intimes de l'attachement. C'est là aussi qu'on peut constater l'heureuse convergence qui relie ce travail d'écriture avec la restitution de photographies. Chaque photographie contribue à déplacer une charge émotionnelle dont le lecteur a besoin pour se figurer les traits prénarratifs de l'expérience de l'attachement. Elle donne à découvrir de l'histoire bien plus de sens que le résumé de son intrigue ne le suggère. A propos du travail photographique de l'anthropologue Thérèse Rivière qu'elle a longuement commenté deux décennies plus tôt, Fanny Colonna soulignait : « la production de photographies occuperait une position intermédiaire entre le texte impossible, et le silence meurtrier : une sorte d'élaboration au premier degré, mettant en œuvre un *minimum* d'activité de symbolisation » (Colonna, 2010, p. 185).

Ressentir l'attachement

Il aura fallu que Fanny Colonna se rende physiquement sur les lieux mêmes de l'histoire qu'elle voulait mettre au jour pour pouvoir retracer ces « entrelacs d'attachement » dont on commence à pressentir à quel point ils ont profondément nourris et orientés l'engagement de ces vies aurasiennes au cours de la période étudiée¹⁷. S'y rendre physiquement, non pas pour chercher à corroborer ou infirmer les enseignements tirés de son corpus d'archives, mais pour mieux se relier elle-même à ce monde, pour y sonder les nuances et la profondeur des attachements : « L'attachement du Meunier à son moulin, du Bandit à sa tribu et à ses valeurs, des Moines-Fermiers à un projet de conversion (...) qui passait forcément par une incorporation de la culture locale, offre je pense une entrée privilégiée pour parler de cette relation charnelle, physique, que des personnes venues d'horizons divers ont tissée au cours de leur vie avec un morceau d'Algérie dans laquelle ils avaient été propulsés par des hasards multiples » (Colonna, 2010, p. 14). Il est frappant que les témoignages qu'elle recueille et livre dans la seconde partie de son ouvrage soient à ce point éloignés du format de parole recueilli dans l'entretien sociologique sous son aspect le plus classique et formel. Ce format est habituellement proche d'une *déposition* au sens où le témoignage appelé par l'entretien est censé apporter une preuve dans l'enquête alors que sa crédibilité repose sur une capacité au détachement et sur un certain degré d'anonymité. En un sens, le témoignage déposé dans l'entretien (sociologue, historien et juge, ici on pourrait dire que les trois convergent) demande à la fois, en amont, un effort du témoin pour se distancier du fait témoigné en l'engageant déjà vers une vérité objective et, en aval, un effort de l'enquêteur pour tirer les éléments reçus vers leur dimension de preuves susceptibles d'être recoupées entre elles. Il y a, à travers ce double effort que suppose l'entretien sociologique, à la fois un geste qui cherche à mettre à l'abri de la subjectivité du témoin, comme du dépositaire, et un déni des effets induits par l'engagement subjectif de l'ethnographe sur et dans son enquête.

On ne retrouve pour ainsi dire pas trace de ce geste de protection et de détachement dans la démarche de Fanny Colonna. Elle souhaite accéder à cette dimension de l'attachement qui ne se livre avec justesse qu'à travers une communication intime libérée et crédibilisée dans une relation confiante acquise auprès de l'ethnographe. Et cette démarche passe idéalement par un canal de *proche en proche*, recueillant une parole voisine de la confidence et alimentant une connivence où chacun finit par

¹⁶ « nous subissons nos histoires avant de les « assumer » et de les agir » (Greisch dans Schapp, 1992, p. 260).

¹⁷ L'expression est empruntée à Laurent Thévenot (Thévenot, 2006).

se toucher mutuellement à travers son témoignage¹⁸. Fanny Colonna ne recueille donc pas à proprement parler des *témoignages* déposés pour faire preuve, elle envisage plutôt de se glisser dans des conversations au bénéfice d'un rapport de sympathie, elle privilégie des « rencontres chaleureuses », elle travaille à ne jamais « déshumaniser la communication », elle puise aux « sources profondes d'affects » (Colonna, 2010, p. 112, 168 et 119). Il n'est ainsi pas question pour elle de devoir confronter les témoignages pour déceler leur probabilité d'être vrais, et de fait une place est consciemment laissée aux contradictions ou aux invraisemblances. Ce qu'elle cherche à entendre, à l'arrière-plan des conversations, c'est comment se laisse décrire l'attachement, trouvant dans celles-ci un plan d'expression où la mémoire ne s'oriente ni vers la « mémoire vive des personnes individuelles », ni vers la « mémoire publique des communautés », mais vers la mémoire dont le « sujet d'attribution est les proches » (Ricœur, 2000, pp. 152-163)¹⁹.

C'est par cet important moyen que l'archéologie des traces matérielles d'attachement laissées sur le lieu trouve un complément de démarche important à travers l'évocation confiante des souvenirs provenant des habitants du lieu. Et si les témoignages recueillis n'apportent que des « solutions imparfaites » aux *énigmes* des vies relatées, s'ils peinent à permettre la reconstitution d'un fil narratif ou discursif, ils donnent par contre méthodiquement « à voir et à sentir » (Colonna, 2010, p. 207). Loin de tout folklorisme, émerge alors une culture populaire dans sa quotidienneté, à l'horizon de « la dimension politique et sociale des différents moments que traversent ces vies » (Colonna, 2010, p. 207). La capacité de l'ouvrage à « faire sentir » ce que traversent ces vies a pour pivot essentiel la description de ce fragment de terre des Aurès étendue à l'expérience vive qui est faite d'une *vie de montagne*, puis à la manière dont cette montagne structure les manières propres d'être au monde. C'est bien là que prend une place centrale dans l'analyse une *phénoménologie de l'espace attachant* capable de plonger le lecteur dans un monde dont il doit se rendre lui-même familier pour en comprendre l'importance déterminante dans une histoire complexe, y compris pour pouvoir envisager comment ce coin d'Algérie reçoit, éprouve et médiatise les épisodes d'une histoire plus globale.

L'ECRITURE INTENSE

Le recours éminemment affectif au terrain que revendique la sociologue permet donc un véritable contact sensible avec les traces d'attachement du Meunier. Ce contact est transmis au lecteur à partir d'un effort descriptif qui consiste à le mettre en présence et l'orienter selon les référents privilégiés que l'histoire personnelle du meunier et de ses proches ont dessinés dans leur paysage familier. On semble alors côtoyer le programme d'une géographie d'inspiration phénoménologique dont l'objet est de dépasser l'appréhension d'un espace euclidien, homogène, statique et mesurable, pour l'ouvrir à un champ sensoriel et le constituer ainsi comme véritable espace vécu. C'est à une telle extension de la réalité géographique qu'invitait, il y a soixante ans, le géographe Eric Dardel : « quand nous voulons réduire le géographique à une pure connaissance objective, l'élément terrestre de la terre s'évanouit » (Dardel, 1990, p. 59). Il importe, avançait-il, de considérer dans toute son importance « l'intensité géographique » qui surgit devant soi et ne cesse d'entrer en résonance avec l'existence (Dardel, 1990)²⁰.

¹⁸ D'autres remarques sur la position de l'enquêteur venant à questionner les dimensions de l'attachement sont livrées dans (Breviglieri, 2010b).

¹⁹ L'articulation de ces niveaux de mémoire est particulièrement intéressante à observer dans certaines actions politiques qui pensent la restauration et la remémoration des liens d'attachement brisés par des catastrophes, notamment environnementales ; voir à ce sujet : (Centemeri, 2011).

²⁰ Dans une certaine continuité de cette approche, on pourra consulter un article consacré à la géographie humaniste (Sanguin, 1981), se reporter aux importantes recherches d'Augustin Berque (Berque, 2000), ou bien encore au texte d'Olivier Labussière qui, prenant un appui sur la « langue concrète et vitale » d'Henri Bosco dans son roman *Malicroix*, livre une analyse précise sur la manière dont la quête spirituelle du protagoniste, Martial, s'adosse à l'ouverture sensible et progressive de son corps à la puissance des éléments naturels en présence (Labussière, 2013).

Des reliefs plissés de l'Aurès, de la montagne de Baptiste, Fanny Colonna en fait pour ainsi dire le « personnage » central de son ouvrage. C'est elle qui peuple l'imaginaire des habitants, c'est à son contact que se manifestent les qualités humaines les plus décisives, c'est enfin à partir d'elle que se noue cet attachement fondamental à la « vie verticale », expression trouvée dans le *Diaire* des pères blancs et dont témoigne l'existence des principaux protagonistes : Baptiste, Ben Zemat ou bien les pères eux-mêmes (Colonna, 2010, p. 48). L'enjeu, consistant à faire *sentir* au lecteur la présence phénoménale ou l'intensité géographique du lieu, a demandé à l'auteure de faire évoluer sa démarche au fil du texte, comme si la disposition de ce premier à ressentir certains éléments de terrain ne pouvait être instaurée que progressivement. Cette évolution se reflète d'ailleurs à travers une habile inflexion du *style d'écriture*. Dans la première partie de l'ouvrage, le lecteur est encore, en quelque sorte, tenu à distance du lieu. Il est rendu momentanément tributaire d'une cartographie tirée d'archives. Puis, graduellement, Fanny Colonna le fait pour ainsi dire pénétrer dans ces reliefs, l'y introduisant d'abord comme un voyageur étranger en le laissant se faire prendre au piège de l'impressionnabilité et de la suggestibilité. Ainsi cette description intense située au premier tiers de l'ouvrage : « Lorsque, venant par exemple de Timgad, le voyageur jauge la haute muraille grise qui lui fait face, avant d'emprunter le noir défilé de la piste, plus tard devenue une route qui tranche plein sud, il se sent comme quelqu'un qui se glisserait dans l'entrebâillement d'une énorme porte. Le monde qui s'ouvre alors devant lui est un monde vertigineux de falaises hérissées et de plans nus verticaux, aux pieds desquels quelques petites plaines, quelques groupes d'habitations posées là sans ordre, semblent des accidents » (Colonna, 2010, p. 48). Mais la forte impression qui se dégage aux yeux d'un visiteur placé au « seuil d'un monde vertigineux » ne correspond encore pas à celle qui permettra de saisir l'espace de la familiarité où l'habitant natif entretient avec le monde des rapports d'étroite proximité. La familiarité apparaît, d'un point de vue extérieur, comme clause et hermétique à l'étranger, obturée par les liens de l'attachement, inaccessible de prime abord. S'y introduire demande de s'en rapprocher avec un certain tact, une certaine délicatesse et une intrusion soudaine viendrait à la rompre²¹.

C'est précisément ce à quoi s'emploie Fanny Colonna dans la seconde partie de son ouvrage. Elle y abandonne le point de vue des archives et des sources écrites tout en modifiant sensiblement la forme de narrativité pour mieux pouvoir laisser poindre l'étoffe du monde sensible. Il s'agit alors d'offrir un langage aux dimensions intimes de l'attachement et de faire entendre l'expérience de la proximité cherchée et permise par son ethnographie. Au moment où s'amorce son propre retour sur le lieu même, un lieu qui pour elle « fait parler des souvenirs », c'est comme une autre forme de compréhension qui s'installe à l'horizon de son récit anthropologique et historique. La densité de la présence géographique se fait toujours sentir, mais désormais c'est son aménité qu'épouse le mouvement de la lecture : « nous nous sommes engagés ensuite sous le couvert d'une sorte de forêt dense et creuse, les fameux pommiers nouveaux, chargés de fruits en ce moment. Une nature morte à nos pieds, sur un treillis de métal, qui se révéla être simplement un sommier de lit, des fruits mêlés dans un camaïeu de tons délicatement dégradés, du rose au vert. Assis sur un tronc, nous avons causé » (Colonna, 2010, p. 115). La quête de témoignages intimes, qui font alors ressortir la complexité des liens familiaux, ouvre un espace de recueil légitimant un ensemble d'éléments qu'il convient de ne pas rabaisser simplement au rang de détails provenant de sources officielles.

Ces éléments, de texture foncièrement diverse (des silences lourds de sens, des bribes de rêves prémonitoires, des sentiments confiés à l'improviste, etc.), tout en étant susceptibles de refléter des expériences fort différentes du monde, dessinent sur le fond « une affinité à des lieux communs » capable justement de vibrer du même ton devant cette présence phénoménale de la montagne devenue une présence familière au cœur même de cet univers sensible commun²². Une affinité qui n'empêche pas que les relations étroites puissent être décrites aussi comme inégales ou perverses, mais dont on pressent la force ou l'importance dès lors qu'il s'agit de comprendre comment par exemple, dans un

²¹ Pour une analyse serrée du mouvement que suit la venue de l'étranger, révélant la diversité des conditions et des sentiments d'étrangerité et d'appartenance : (Stavo-Debaugé, 2009).

²² Laurent Thévenot utilise l'expression de « grammaire d'affinités plurielles à des lieux communs » (« l'expression devant être comprise sans nuance péjorative comme lieux du commun ») pour décrire une manière dont les humains communiquent de proche en proche en passant par des lieux communs (Thévenot, 2011).

monde aussi radicalement séparé et antagonique que celui de la colonisation, des empiètements ou des franchissements de frontière sont rendus malgré tout possibles. Des deux côtés de la frontière on peut alors partager par affinité un lieu commun et par là, se sentir *appartenir* à un même espace, sans nécessairement devoir référer cette localisation à l'espace rationalisé de l'ordre colonial et aux repères discriminant et territorialisant qu'il instaure ; « il y a des traces (qui) ne se sont pas imprimées d'un côté seulement » quand bien même elles ne demeurent pas parfaitement identiques (Colonna, 2010, p. 119). Mais si cette question met bien au premier plan l'existence possible d'une forme de mutualité fondée notamment dans le partage primitif d'un lieu commun-familier, ce serait une autre question légitime de savoir si le lien s'exprime ou non dans une certaine réciprocité. Et, naturellement, une culture si douloureusement pénétrée par le colonialisme mérite d'être envisagée sous cet angle, là où prédominent des formes de mutualité *sans* réciprocité, où font défaut des médiateurs de la réciprocité capables de replacer le lien au point critique de la justice. Il est vrai que l'ouvrage de Fanny Colonna nous dit peu de choses de cette ultime interrogation, peut-être à cause du fait que l'enquête se soit d'abord centrée sur le personnage de Jean-Baptiste Capeletti (« qui donc avait été cet homme ? » (Colonna, 2010, p. 102)), et que, comme nous le donne à voir sa faculté particulière à éviter les situations où il s'agit de devoir rendre des comptes (que ce soit aux religieux, à l'administration coloniale puis à la délégation de l'assemblée populaire de son village sous l'ère Boumediène), il craignait le recours à une justice impersonnelle qui aurait creusé les distances et convoqué des règles de réciprocité pouvant faire valoir des différences irréductibles et un défaut de commune humanité.

Il semble bien pour finir qu'un tel travail de mémoire autorise à mettre en mouvement une autre enquête sur l'épisode colonial, sur ses fondements et ses suites, sur la manière dont il marqua au fer rouge l'Algérie. Car en définitive, s'appesantir sur cette expérience commune d'un attachement à la « vie verticale », en appelant à exhumer d'autres sources qui puissent laisser entendre sa réalité quotidienne, permet d'y voir plus clair sur l'intensité avec laquelle a été subi cet épisode. Pour autant, il n'y a pas de raison de négliger ce qui s'est tenu au premier plan : l'Etat colonial, voulant s'assurer d'un engagement de tous vers une modernisation, cherchait d'une certaine façon à établir un monde *plus horizontal* en favorisant, par l'expansion du salariat, une forme de nivellement social, ou en garantissant un ordre territorial à partir de l'étalement des réseaux de communication, de la fonctionnalisation des centres urbains et du renforcement de la présence des institutions publiques dans le pays. Il le faisait non sans paradoxe car ne reculant pas devant la répression et l'instauration de climats de terreur, ni devant des découpages territoriaux arbitraires, ni même, enfin, devant l'établissement progressif d'une exploitation prolétarienne indissociable d'une refonte du rapport ville-campagne (Carlier, 1998)²³. Mais ce qu'induisait un tel changement de l'ordre politique et territorial, c'était pour commencer un effort d'accommodement au niveau du local et d'infléchissement de la quotidienneté mise à l'épreuve par la redéfinition des biens communs et des formes d'autorités légitimes structurant la société algérienne. L'histoire du Meunier Baptiste Capeletti est d'une fécondité indiscutable pour permettre d'appréhender la réalité d'une région vivant de telles métamorphoses. Parce qu'il a su, à sa manière, depuis sa vie verticale menacée par un ensemble d'événements capables de « retourner l'espace algérien » (Côte, 1988)²⁴, conquérir un point de vue ouvert sur la profondeur d'un monde en métamorphose radicale, parce qu'il a fait reposer l'expérience de l'appartenance sur une puissance d'attachement se jouant à l'intersection d'identités plurielles, refusant la fusion identitaire comme l'affrontement, il apparaît finalement représenter le portrait d'un discret pionnier traçant une voie singulière dans la modernité algérienne.

ARKOUN, M. (1984), *Pour une critique de la Raison islamique*, Maisonneuve et Larose.

BACHELARD, G. (2004), *La terre et les rêveries du repos*, Paris, Librairie José Corti.

²³ Voir aussi, sur la genèse de mouvements de contestation sociale : (Kinzi, 2010).

²⁴ Un compte rendu de cet ouvrage a été livré aux *Annales* par F. Colonna (Colonna, 1988).

- BERQUE, J. (1956), « Cent vingt-cinq ans de sociologie maghrébine », *Annales. ESC*, n° 3, pp. 296-324.
- BERQUE, A. (2000), *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin.
- BOLTANSKI, L. et CHIAPPELLO, E. (1999), *Le nouvel Esprit du Capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BREVIGLIERI, M. (1999), *L'usage et l'habiter. Contribution à une sociologie de la proximité*, thèse de doctorat, EHESS.
- BREVIGLIERI, M. (2010a), « De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentielle », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, (26), 2, 57-76.
- BREVIGLIERI, M. (2010b) « L'attachement au lieu d'origine. Entre tonalités d'habitation et convictions communautaires, le sol glissant de l'appartenance » dans COLONNA, F et LE PAPE, L. (dir.), *Traces, désir de savoir et volonté d'être. L'après-colonie au Maghreb*, Actes Sud, Sinbad, 2010, pp. 330-350.
- BREVIGLIERI, M. (2012), « L'espace habité que réclame l'assurance intime de pouvoir. Un essai d'approfondissement sociologique de l'anthropologie capacitaire de Paul Ricœur », *Études Ricoeuriennes / Ricœur Studies*, vol. 3, N° 1, pp. 34-52.
- CARLIER, O. (1998), « L'espace et le temps dans la recomposition du lien social : l'Algérie de 1830 à 1930 », dans DAKHLIA, J. (dir.), *Urbanité arabe. Hommage à Bernard Lepetit*, Arles, Editions Actes Sud, Sinbad, pp. 149-224.
- CEFAÏ, D. (2010), « L'expérience ethnographique, l'enquête et ses publics », dans CEFÄÏ, D. (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Editions de l'EHESS.
- CENTEMERI, L. (2011), « Retour à Seveso. La complexité morale et politique du dommage à l'environnement », *Annales HSS*, n°1, pp. 213-240.
- COLONNA, F. (1975), *Instituteurs algériens, 1883-1939*, Paris, Presses de Sciences po / Alger, Office des publications universitaires.
- COLONNA, F. (1987), *Aurès/Algérie 1935-1936*, Paris, Editions de la MSH.
- COLONNA, F. (1988), « Marc Côte, l'Algérie ou l'espace retourné », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 43, n° 6, pp. 1406-1409.
- COLONNA, F. (1993), « Comment ruser avec l'uniformité... » dans COLONNA, F. et DAOUD, Z., *Etre marginal au Maghreb*, Paris, CNRS éditons.
- COLONNA, F. (1995a), *Les versets de l'invincibilité. Permanence et changements religieux dans l'Algérie contemporaine*, Paris, Presses de Sciences po.
- COLONNA, F. (1995b), « Islam in the French sociology of religion », *Economy and Society*, vol. 24, 2, pp. 225-244.
- COLONNA, F. (1996), « « La vie n'est que visage et seuils ». Réflexions sur l'interaction fugace et le sentiment de commune humanité », dans FERCHIOU, S., *L'Islam pluriel au Maghreb*, Paris, CNRS Editions, pp. 129-141.
- COLONNA, F. (2004), *Récits de la province égyptienne. Une ethnographie sud/sud*, Arles, Actes Sud.
- COLONNA, F. (2006), « Du travail en surface. Réflexions sur une expérience de terrain « profondément superficielle » », *Egypte/Monde arabe*, 3^{ème} série, n°3.
- COLONNA, F. (2010), *Le Meunier, les moines et le bandit. Des vies quotidiennes dans l'Aurès du XXe siècle*, Arles, Actes Sud, Sinbad, 2010.
- DAKHLIA, J. (1998a), « Prolonger le trait », dans DAKHLIA, J. (dir.), *Urbanité arabe. Hommage à Bernard Lepetit*, Arles, Editions Actes Sud, Sinbad, pp. 11-16.
- DAKHLIA, J. (dir.) (1998b), *Urbanité arabe. Hommage à Bernard Lepetit*, Arles, Actes Sud, Sinbad, 1998.
- DAKHLIA, J. (2001), « La 'culture nébuleuse' ou l'Islam à l'épreuve de la comparaison », *Annales HSS*, 56, 2001, pp. 1177-1199.

- DARDEL, E. (1990, [1952]), *L'Homme et le Terre : nature de la réalité géographique*, Paris, éd. du CTHS.
- DEPAULE, J.-C. et ARNAUD, J.-L. (coll.) (1985), *A travers le mur*, Paris, Edition du Centre Pompidou et Centre de Création Industrielle.
- DRIS, N. (2004), *La ville mouvementée. Espace public, Centralité, mémoire urbaine à Alger*, Paris, L'Harmattan.
- FERRIE, J.-N. (2004), *Le régime de la civilité. Public et réislamisation en Egypte*, Paris, éditions du CNRS.
- FERRO, M. (dir.) (2003), *Le livre noir du colonialisme. XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Editions Robert Laffont.
- GHOMARI, M (2002)., « L'espace limitrophe. Pratiques habitantes et représentations territoriales », dans KERROU, M. (dir.), *Public et privé en Islam. Espaces, autorités et libertés*, Maisonneuve & Larose, IRMC, pp. 201-223.
- GINZBURG, C. (1980), *Le fromage et les vers*, Paris, Flammarion.
- GINZBURG, C. (1989), « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », dans *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, pp. 139-180.
- GREISCH, J. (2001), *Paul Ricoeur. L'itinérance du sens*, Grenoble, Ed. Jérôme Millon.
- HADIBI, M.-A. (2007), « Conquérir l'espace public par la force en Kabylie », dans BREVIGLIERI, M. et CICCHELLI, V., *Adolescences méditerranéennes. L'espace public à petits pas*, Paris, L'Harmattan.
- KERROU, M. (dir.) (1993), *L'individu au Maghreb*, Tunis, éditions T.S..
- KERROU, M. (dir.) (2002), *Public et privé en Islam. Espaces, autorités et libertés*, Maisonneuve & Larose, IRMC.
- KINZI, A. (2010), « La mine de Tmezrit. Histoire sociale des Aït Yemmel en Kabylie 1902-1976 », dans COLONNA, F et LE PAPE, L. (dir.), *Traces, désir de savoir et volonté d'être. L'après-colonie au Maghreb*, Actes Sud, Sinbad, pp. 157-178.
- KOVENEVA, O. (2011), « Les communautés politiques en France et en Russie. Regards croisés sur quelques modalités du « vivre-ensemble » », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 3, pp. 787-817.
- LABUSSIERE, O. (2013), « Flux, ambiances et ré-enchantement du monde », *Ambiances* [En ligne], Représentation - Traduction - Ecriture, mis en ligne le 09 février 2013, consulté le 11 juillet 2013. URL : <http://ambiances.revues.org/141>
- LEVI, G. (1989), *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIe siècle*, Paris, Gallimard.
- MAMMERI, M. (1989), « Une expérience de recherche anthropologique en Algérie », *Awal. Cahiers d'études berbères*, 5, pp. 15-23.
- MAHE, A. (2001), *Histoire de la Grande Kabylie XIXe-XXe siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises*, Saint-Denis, Bouchène.
- MELLITI, I. (2002), « Seuils, passages et transitions. La liminarité dans la culture maghrébine », dans KERROU, M. (dir.), *Public et privé en Islam. Espaces, autorités et libertés*, Maisonneuve & Larose, IRMC, pp. 177-199.
- MERLEAU-PONTY, M. (1994 [1945]), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, M. (1994 [1953]), *Eloge de la philosophie*, Paris, Gallimard.
- RAYMOND, A. (1989), « Espaces publics et espaces privés dans les villes arabes traditionnelles », *Maghreb-Machrek*, n°123, pp. 194-201.
- RICOEUR, P. (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Editions du Seuil.
- SANGUIN, A.-L. (1981), « La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, des paysages et des espaces », *Annales de Géographie*, t. 90, n°501, pp. 560-587.

- SCHAPP, W. (1992), *Empêtrés dans des histoires. L'être de l'homme et de la chose*, Paris, Ed. du Cerf.
- SHUSTERMAN, R. (1994), *Sous l'interprétation*, Combas, Editions de l'éclat.
- STAVO-DEBAUGE, J. (2009), *Venir à la communauté. Une sociologie de l'hospitalité et de l'appartenance*, thèse de doctorat, EHESS.
- THEVENOT, L. (2006), *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte.
- THEVENOT, L. (2011), « Le gouvernement par l'objectif à l'épreuve de la critique : métamorphose des évaluations autorisées », dans DE LARQUIER, G., FAVEREAU, O. ET GUIRARDELLO, A. (dir.), *Les conventions dans l'économie en crise*, Paris, Editions La Découverte.
- VALENSI, L. (1984), « Le Maghreb vu du centre : sa place dans l'école sociologique française », dans Vatin, J.-C. (éd.), *Connaissances du Maghreb. Sciences sociales et colonisation*, Paris, CNRS, pp. 227-244.
- VEYNE, P. (1979), *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Editions du Seuil.

Can one write the history of attachment? The invention of a life in the Aurès (Algeria)

This article links Fanny Colonna's latest work to a sociological discussion highlighting the issue of the role of attachment – both in the main areas of life in society and in the emotional structure of one's personal life. It questions the phenomenological dimension of attachment and the position of the researcher who must give an account of it. It examines the complex characteristics of the permanence of the self and the bonds between friends and family, navigating through a world fractured by the changing configurations of the colonial era and the fragmented history of post-colonial times. It concludes by focusing on a historical anthropology that closely examines everyday reorientations and the evolution of some of the subtle forms of resistance to power in the face of the gradual redefining of legitimate forms of governance that shaped Algerian society in the 20th century.

¿Puede hacerse la historia de un apego? La invención de una vida en Aures (Argelia)

Este artículo vincula el último libro de Fanny Colonna con un debate sociológico acerca del apego y su sitio en la vida social y en la estructura afectiva de la vida personal. Así interrogo tanto su textura fenomenológica como la presencia del investigador que rinde cuenta de él. De este modo reflexiono sobre las trazas complejas de la permanencia de sí mismo y de las relaciones entre gente cercana que atraviesan varias veces un universo social fracturado por la configuraciones evolutivas de la era colonial y por la historia fragmentada de la época post-colonial. Propongo así una antropología histórica capaz de interesarse en las alteraciones de lo cotidiano y en la evolución de algunas formas sutiles de resistencia al poder frente a la redefinición progresiva de las formas legítimas de autoridad que han estructurado la sociedad argelina en el siglo XXI.

Cet article met en relation les derniers travaux de Fanny Colonna avec une discussion sociologique qui dégage l'enjeu de la place des attachements, d'une part sur les grands axes de la vie en société et, d'autre part, dans la structure affective de la vie personnelle. Il questionne la dimension phénoménologique de l'attachement et la position du chercheur qui doit rendre compte de celui-ci. Il examine les caractéristiques complexes de la permanence du soi et des liens entre amis et famille, naviguant dans un monde fracturé par les configurations changeantes de l'ère coloniale et de l'histoire fragmentée de la période postcoloniale. Il conclut en se centrant sur une anthropologie historique qui examine attentivement les réorientations quotidiennes et l'évolution de certaines formes subtiles de résistance au pouvoir face à la redefinition progressive des formes légitimes de gouvernance qui ont façonné la société algérienne au xxe siècle.

Mots clés : attachement, écriture, mémoire, trace, Algérie, Colonna